

PRIX DE L'ABONNEMENT

PAR AN :

ÉPINAL.....	40 f. 50
DÉPARTEMENT.....	41 »
FRANCE, le semestre.....	5 50

ANNONCES

La ligne :	Judiciaires.....	40 c.
	Ordinaires.....	20 c.
	Réclames.....	25 c.

LE PEUPLE VOSGIEN,

LE PEUPLE VOSGIEN

PARAIT TOUS LES SAMEDI.

S'adresser, pour ce qui concerne la rédaction et l'administration, au citoyen A. THÉATIN, rédacteur-gérant, à Épinal.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

JOURNAL DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE.

On s'abonne hors d'Épinal : — à Rambervillers, chez le citoyen MÉJEAT, limonadier ; — à Bruyères, chez le citoyen JACQUOT, huissier ; — à Mirecourt, chez le citoyen ROLLIN-L'ÉCOLE, — à Dompaire, chez le citoyen L. GUYOT, propriétaire ; — à Saint-Dié, chez le citoyen DUBOIS, brasseur ; — à Gérardmer, chez le citoyen GUERY, notaire ; — à Remiremont, chez le citoyen MOUCET, imprimeur ; — à Neufchâteau, chez le citoyen CHAFFAUT, limonadier. — (Dans un prochain numéro nous compléterons ces adresses.)

Épinal, le 22 Décembre 1849.

Instruction publique.

QUEL DOIT ÊTRE L'OBJET DE L'ENSEIGNEMENT ?

Voilà cinquante ans que des pouvoirs de différente origine prennent en main les affaires de la France, et nous les avons tous vus succomber sans rien laisser après eux qui respire l'amour fécondant de la vérité ou une grande pensée d'avenir. Jamais histoire au monde ne fut plus curieuse, et les enseignements qu'on en tire offrent les arguments les plus puissants à ceux qui voient dans la Révolution l'avènement d'un monde nouveau. Ils voulaient tous le bonheur de la France, et tous ont laissé le peuple opprimé, ignorant et malheureux.

Étrange spectacle que celui d'un pouvoir absolu pour faire le bien, et qui succombe dans le mal qu'il fait, qui, au lieu de moraliser et d'instruire le peuple, se complait, en quelque sorte, à l'abrutir dans la misère !

Nous avons vu la jeunesse élevée tour à tour au bruit du tambour et au son des cloches, dans les camps et les sacristies, par des sergents et des aumôniers, et en dernier lieu par des philosophes nuageux et plagiaires, qui ne croyaient qu'à l'argent, et les générations d'aujourd'hui, après avoir passé par le matérialisme, par le jésuitisme, enfin par l'indifférence religieuse, vivent dans les ténèbres du doute : les pères, au milieu du chaos des idées, hésitent devant toutes les écoles qui s'ouvrent à leurs fils, et l'éducation des filles est abandonnée à la Providence.

Rien n'a été bâti solidement, tout est encore à faire dans l'éducation.

D'où vient donc cette impuissance si prolongée à résoudre ce grand problème de l'instruction publique ?

C'est que l'instruction publique, pour être sérieuse, doit être une institution égalitaire, et que l'égalité, qui renverse les castes et les classes, trouve en elles une opiniâtre résistance.

REVUE DU PEUPLE VOSGIEN.

SOUVENIRS DU DERNIER RÈGNE.

A vingt années de distance, années de luttes, de persécutions et de proscriptions, je viens, aujourd'hui, dans mon pays natal, comme au premier point de départ, mettre, au service de la cause démocratique, la volonté et l'activité dont je puis disposer.

Ce n'est jamais sans de graves difficultés, suscitées par un milieu rétrograde, que l'on fonde une œuvre utile aux intérêts généraux, que l'on entreprend d'éclairer les esprits, en semant dans les cœurs honnêtes et généreux les premiers germes du vrai, car toujours s'élèvent autour de vous les résistances ennemies, les jalousies de toute sorte, les suspicions plus ou moins mal fondées, et, par-dessus tout, les positions et les intérêts acquis dont nul ne sait faire le moindre sacrifice en faveur d'une amélioration sociale.

Nous sommes parce que nous sommes, et nous voulons rester ce que nous sommes, disent les hommes du statu quo, à quelque nuance qu'ils appartiennent. Ne nous troublez pas dans notre possession, dans notre influence, dans nos privilèges ; ou nous vous ferons une guerre à outrance, une guerre à mort.

Mais ceux qui soutient et enhardit l'amour de la République, qui n'est autre que l'amour de la cause populaire, laissent dire, lèvent les épaules, vont en avant et continuent leur mission d'avenir. Exercés à toutes les luttes possibles de la vie sociale, les hommes de foi et de volonté marchent, dans leur force et selon leur conscience, à la conquête des droits et de la liberté publiques, sans trop se préoccuper des mesquins intérêts ou des mobiles personnels qui s'agitent autour d'eux.

La faiblesse et l'égoïsme ne sont point la force, pas plus

C'est qu'on veut un peuple qui serve et travaille, et une classe qui commande et jouisse.

C'est qu'on veut nous faire vivre de la vie des siècles passés, quand le siècle veut vivre du mouvement scientifique qui lui est propre.

C'est qu'il n'y a pas d'accord possible entre un peuple qui connaît et réclame sa liberté et sa souveraineté, et des princes qui veulent régner par le droit divin ou par droit de succession.

C'est que, pendant toutes ces luttes politiques et sociales, entre l'ignorance, la bonne foi et le bon droit d'un côté, et de l'autre l'habileté pratique, le mensonge et la force, rien ne peut se fonder, et il n'en peut résulter qu'incohérence dans les institutions, qu'indécision dans les idées, qu'immoralité, fatigue, abrutissement.

C'est à ce résultat qu'en définitive nous conduiraient nos gouvernants, qu'ils vivent à l'ombre d'un trône ou au pied des autels ; c'est à ce dernier terme que mènent le monopole du pouvoir et le monopole de l'enseignement, car ceux qui les possèdent n'en relâchent que ce qui convient à leurs intérêts qu'ils font prédominer sur tout.

Ajoutons à toutes ces causes celle qui les résume toutes : On n'a jamais bien su ou voulu voir quel devait être l'objet de l'enseignement.

C'est là, pour aujourd'hui, l'objet de nos recherches. Pour trouver la solution de ce problème, nous devons auparavant poser ces questions :

Qu'est-ce que la science dans la vie humaine ? où est-elle ? d'où vient-elle ?

Quand nous y aurons répondu, nous pourrions alors aborder la question de l'enseignement, nous comprendrions alors la nécessité de rendre l'instruction gratuite, commune, obligatoire ; puis, quand nous chercherons la nouvelle organisation de l'instruction publique, quand nous entrerons dans les critiques de détails, les prémisses que nous aurons posées éclaireront mieux notre route.

La science, nous le croyons, ne prend sa source qu'au fond des travaux humains, au fond de tous les ateliers de

que le défaut de savoir n'est la science, pas plus que l'enfance plus ou moins prolongée n'est l'expérience.

Toujours une lourde tâche pèse sur les hommes de cœur, sur les hommes sérieux, tâche imposée aux plus forts par Dieu lui-même, dès la création de l'humanité.

L'humanité n'est pas un vain mot, car l'humanité c'est la vie, et la vie c'est la pensée de Dieu dans l'infinité des siècles.

Un arrêt irrévocable assigna donc à l'homme un labeur continu sur la terre comme objet d'activité, comme but de perfectibilité humaine.

Il dit : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

Et de même qu'il mesura la laine aux agneaux, de même il fortifia le cœur et trempa l'âme de quelques individualités, selon des desseins préconçus et des vues de progrès social.

Le sacrifice d'un certain nombre apparaît donc ici comme sanction du progrès, ce qui a donné naissance à cette maxime : Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Tout en effet concourt à le prouver.

Jamais, à aucune époque de transformation et de rénovation, les dévouements et les sacrifices ont-ils manqué à l'accomplissement de l'œuvre sociale ?

A ne remonter qu'aux temps vulgairement connus, niera-t-on le dévouement et le sublime sacrifice de Jésus, de ses disciples, de ses apôtres et de tant de martyrs de la foi religieuse et humanitaire ?

Ceux-là seuls qui réfléchissent peu, ou qui manquent de sentiment, peuvent l'ignorer ou le mettre en doute ; toujours est-il que le progrès ou la perfectibilité de l'homme n'a d'autre levier plus puissant que le dévouement et le sacrifice.

Certes, les exemples ne nous manqueraient pas dans l'antiquité, à partir de Socrate, seulement, jusqu'à Jésus ; le ré-

la vie journalière ; ce sont les générations successives de tous les ouvriers du monde qui produisent les documents isolés et les idées primitives de la science, puis l'intelligence humaine les assemble, les coordonne, les classe et les répand sur le monde pour en faire sortir de nouveaux germes. C'est en appréciant les faits, en les comparant que nous pouvons saisir le secret de la formation des sciences et de leur croissance, et concevoir la loi d'unité qui les relie et les fait correspondre.

Les hommes, attachés à la terre, en tire bientôt tous les principes de la culture ; assemblés autour d'une enclume, ils étudient les propriétés des métaux ; ici, ils découvrent et s'appliquent à connaître les mouvements du ciel ; là, pour échanger leurs produits, ils bravent les mers et maîtrisent les vents ; partout mille métiers divers, sans cesse perfectionnés, exercent leur génie si souple ; enfin, de tous ces frottements d'idées et de fait, de toutes les sciences communiquées aux voisins, transmises aux générations suivantes, répandues et étudiées incessamment, le genre humain en produit et en apprend encore de plus générales qui en sont le couronnement, comme la science d'un langage de plus en plus commun, celle d'une morale de plus en plus universelle, de plus en plus épurée ; il apprend enfin à connaître cette unité vivante d'où partent et où reviennent sans fin toutes les puissances de la vie universelle.

C'est donc dans la révélation progressive du genre humain qu'il faut chercher la réalité des sciences.

C'est donc dans la vie intime et journalière de la société que se trouve la science, puisque la science est le résultat, la combinaison, la coordination de toutes les puissances de la vitalité humaine et sociale.

Quel pouvoir, assez téméraire, serait assez puissant pour tenter d'arrêter le cours continu de ce vaste enseignement de toutes choses par tout, d'enchaîner ce développement progressif des puissances de l'homme, par le seul frottement des intelligences ?

Quel homme assez insensé, quelle académie assez orgueilleuse, quelle société ou quel corps soi-disant savant osera

vélateur, et depuis ce dernier jusqu'à ce jour. L'histoire philosophique des sociétés en fourmille.

A chacun donc sa tâche en ce monde.

Aux uns la possession des biens, des privilèges, des honneurs en ce monde ; aux autres toutes les épines, toutes les amertumes, toutes les angoisses de la vie.

C'est que l'homme vit de l'homme a dit Pierre Leroux, c'est-à-dire que la pensée ajoute à la pensée, le progrès au progrès.

Cette loi, aujourd'hui découverte et que je ne fais qu'indiquer dans ce cadre étroit, est cette loi immuable qui nous a conduit de générations en générations à travers toutes les phases et les péripéties des marches séculaires.

Sans pourtant chercher à pénétrer dans l'avenir plus loin qu'il ne m'est permis et qu'il ne me convient aujourd'hui pour mon sujet, je suis donc fondé à établir que le dévouement et le sacrifice ont fait faire un pas immense à l'humanité, et qu'ils ne tarderont pas à réaliser parmi les hommes la liberté, l'égalité, la fraternité.

Et quant à notre époque, il y a quelques jours seulement, et en quelque sorte sous nos yeux, nous voyons l'Europe s'agiter convulsivement, les nations courir aux armes et joncher les champs de batailles de cadavres humains, dites alors : La liberté est proche ! Rome, Venise, Hongrie, Italie, vos martyrs soulèveront bientôt la pierre de leur fosse, et à leur vue les armées de la tyrannie s'enfuiront épouvantées comme les soldats qui gardaient le tombeau du Rédempteur !

Dix-huit cent trente, dix-huit cent quarante huit ont porté leurs fruits ; l'idée se développe et grandit, aucune puissance humaine ne saurait lui assigner de terme.

Après ces quelques considérations générales, nous allons esquisser quelques-unes des scènes qui montreront les soldats de l'idée démocratique sous leur véritable jour.

(La suite au prochain numéro.)

J. M.

dire. C'est moi seul qui connais, qui dirige, qui développe ; c'est à moi d'enseigner.

Cherchez bien dans l'histoire, et voyez si, partout où il y a eu un corps, un caste possédant le monopole de l'enseignement, la civilisation ne s'est point arrêtée ou n'a point cédé à une autre civilisation, fille de la liberté. Les druides en Gaule, les prêtres en Egypte, les mages de la Perse, les brahmines de l'Inde, n'ont laissé au monde que le souvenir de leurs superstitions. La plupart des merveilles dont nos siècles modernes se glorifient ne sont qu'une imitation de ce qu'ont créé Athènes et Rome où la liberté de la pensée existait tout entière. A quelle école s'est donc formé le génie grec qui rayonne encore partout le monde ; à quelle école ce vaste ensemble de la jurisprudence romaine, encore aujourd'hui le fondement des lois européennes ; à quelle école la civilisation arabe, quand nous étions plongés dans la barbarie ; à quelle école cette architecture gothique, si élégante et si grave à la fois, bien supérieure, selon nous, au genre qui a donné ce vaste pâté architectural du palais de Versailles ; à quelle école enfin l'industrie du moyen-âge et surtout la puissance audacieuse de l'industrie moderne ? Reconnaissez donc, dans toutes ces créations originales, dans toutes ces couches successives de civilisations, l'effort de chaque homme, de chaque siècle, le développement naturel et libre de toutes les facultés par la communion plus ou moins fréquente, plus ou moins assidue des différentes sociétés humaines, dans les idées, dans les mœurs, dans les sentiments, dans tous les faits qui constituent leur vie propre.

Où, il se fait en dehors des écoles et des pouvoirs un mouvement continu d'enseignement qui défie toutes les puissances de compression ; et nous le disons, sans vouloir nier la nécessité des écoles, dont le rôle, suivant nous, doit se borner à recueillir, à populariser, à propager la science, et non à enfermer l'intelligence dans un cercle étroit de questions, souvent peu profitables à la société.

Et, en effet, qu'on nous montre les écoles où se perpétuent, où naissent les sciences qui font l'essence de notre vie sociale, de notre puissance, de notre nationalité. Notre agriculture, notre industrie, notre commerce, notre marine marchande sont abandonnés à l'initiative, à la spontanéité des efforts individuels. Et cependant l'Etat a constitué près de lui un pouvoir enseignant qui a le nom d'Université. Mais sous ce nom menteur, son enseignement est privé de toute puissance créatrice. Les sciences les plus nécessaires sont repoussées par elle ; par elle encore, les plus utiles à l'existence, comme la médecine et la chimie, enveloppées dans un langage et dans des formules barbares ne peuvent se vulgariser et pénétrer dans le peuple où tout doit aboutir, comme c'est là que tout prend naissance. L'Université fait pâlir la jeunesse qui lui est confiée sur l'étude de langues, de doctrines, de sociétés mortes à tout jamais ; elle la confine, pendant toute la période du développement des facultés physiques, intellectuelles et morales, dans la poussière de l'antiquité ; elle met les jeunes gens en présence d'un cadavre au lieu de leur faire étudier la vie dans un milieu de l'activité et dans la méditation des puissances de la vie sociale ; et quand elle les a bourrés de pédantisme et d'ignorance, imbus de préjugés et d'erreurs, elle les abandonne sur le pavé du monde, inutiles à eux mêmes, impuissantes au milieu des grandes forces agissantes qui se dévoilent à eux pour la première fois, à moins que, faisant table rase, pour ainsi dire, de leur faux savoir, ils ne prennent hardiment la route naturelle et toujours grande ouverte par où marche l'humanité. Les quelques écoles où du moins la France trouve une image de sa vie propre, les écoles polytechniques, des ponts-et-chaussées, des mines, de l'agriculture, etc., sont les premières pierres de l'édifice qui succède à l'Université, cette dernière institution du moyen-âge. Aussi, ce grand corps, qui l'a compris et qui ne veut point périr dans l'impénitence finale, a dû laisser introduire dans son enseignement, mais non, sans douleur, l'étude des sciences physiques, naturelles et mathématiques. C'est là le signe de sa chute, ou, si l'on veut, de sa régénération.

A côté de ce pouvoir enseignant, il est une caste rivale qui voudrait diriger ce grand mouvement des esprits, si indépendant, quoi qu'on fasse, des efforts de tout pouvoir absolu. Les jésuites, dans ces derniers temps, ont fait encore retentir bien haut leurs prétentions ; ils ont presque posé leur *ultimatum*. Mais est-ce au nom de l'humanité que cette caste avide du pouvoir et détournée de son origine évangélique vient déclarer qu'à elle seule appartient la direction des esprits ? Est-ce pour laisser à l'âme humaine le champ libre à ses vastes aspirations ? Est-ce pour retirer des antiquailles grecques, latines et juives, six ou sept millions de jeunes âmes dont on étouffe les vives facultés sous des doctrines incapables d'ajouter quelque chose à l'activité sociale ? Non, leur dogme anti-évangélique est toute leur science, et, comme le leur reprochait déjà Chateaubriand, ils enferment l'homme dans un cercle de fer infranchissable où ils le font se débattre sans fin dans sa misère et dans son impuissance. C'est au profit d'une idée étroite de domination qu'ils veulent le monopole de l'ensei-

gnement. Leur rôle est ailleurs et les prêtres du Christ ne devraient point l'oublier. Mais, dans sa lutte, nous devons le dire, ce parti est franc et on aime un ennemi de cette nature, tandis que l'Université, qui trouve en lui son adversaire le plus acharné, n'a pas même le courage de son hypocrisie ; elle enseigne un autre Dieu que celui des chrétiens, et ne cesse d'encenser publiquement celui que, dans ses écoles, elle expulse des cieux.

Nous n'avons, pour le moment, qu'un mot à dire des écoles primaires que l'Université n'a pas même daigné prendre sous sa protection. Loin de les regarder, dans l'état où on les a mis, comme ayant un but d'émancipation pour les masses, nous ne voyons en elles que le moyen de faire des enfants du peuple des valets mieux dressés pour l'usage de ceux qui se rangent dans les classes élevées.

Si l'Université et le clergé, tous deux comme pouvoirs enseignants, sont des rouages qui ne sauraient rien donner au mouvement de la machine sociale, si nous ne trouvons nulle part un enseignement social bien ordonné, il faut nécessairement une institution nouvelle qui perfectionne, étende et facilite le grand apprentissage des sciences vivantes, et ne l'abandonne point au hasard ; car ces sciences-là sont les seules, après tout, qui doivent survivre aux générations fugitives ! les seules qui, enchaînées l'une à l'autre, unissent les hommes dans toutes les activités du corps et de l'esprit ! Les seules qui soient comme le rendez-vous social, comme le foyer de vie populaire où les cœurs et les esprits de tous les travailleurs viennent se communiquer, se mêler, s'agrandir dans une confraternité toujours naissante.

Laissons donc les sciences mortes, laissons-les aux curieux, aux antiquaires. Il n'y a que les sciences de la vie journalière qui soient dans la vie ; si les conceptions et les sentiments dont elles se composent viennent aider plus directement, plus profondément à l'existence des peuples, elles sont dans la vie plus intimement encore ; enfin, si une science sert à former, à multiplier entre les hommes les liens et les nécessités de la vie mutuelle, à les rapprocher comme frères, comme égaux, nous pouvons dire que cette science est réellement vivante, qu'elle est sociale, qu'elle est dans la destinée du genre humain et dans le courant général de l'enseignement universel, et par conséquent de la vérité.

Pour nous se trouve là toute la question révolutionnaire de l'instruction publique, et nous la posons en ces termes plus simples : *Quel doit être l'objet de l'enseignement ?*

Nous y répondrons en quelques mots : *Les sciences qui font la vie des sociétés, qui survivent aux révolutions, qui suivent l'homme partout et font de lui un être complet.*

Ce sera là le point de départ des idées d'organisation que nous aurons à émettre et des critiques que les circonstances feront naître dans notre feuille

L'Égalité.

Voilà un mot ou plutôt une idée, si mal saisie, si dénaturée par les champions de l'immobilisme, que nous allons esquisser quelques traits, pour lui restituer sa vraie valeur aux yeux des indécis qui se laissent entraîner.

Ces docteurs du préjugé s'imaginent que les égaux veulent, pour les hommes, une égalité absolue comme celle que l'on pourrait obtenir de plusieurs objets matériels ; ils croient qu'on veut réprouver les inégalités naturelles, comme les facultés, les besoins, les penchants ; qu'un niveau oppressif doit s'appesantir sur toutes les têtes, et une fois juchés sur les nuages plantureux de la fantasmagorie, ils se livrent à un tas de déclamations, évoquent des fantômes et finissent par trembler devant les brouillures de leur cerveau.

Calmez-vous, excellents gens, on ne veut pas vous passer une camisole de force, on ne veut pas vous enlever l'air que vous respirez, on ne veut point vous partager vos biens, ni même vous ravir un fêtu de paille ; nous ne voulons que vous enlever vos souffrances hypocondriaques qui vous empêchent d'ouvrir les yeux.

Venez goûter notre breuvage, il vaut mieux que le poison que vous vous versiez si gratuitement tout à l'heure, et nous espérons même que vous finirez par le bénir comme la pluie qui fait pousser vos moissons.

Voyez la justice : aujourd'hui, vous n'êtes plus comme vos ancêtres du moyen-âge, vous êtes égaux à un seigneur devant elle ; mais le prolétaire, lui, a toute infériorité en ce sens qu'il ne pourra payer comme vous, les frais de justice dont vous êtes plus à même de connaître la douceur.

Voyez l'état militaire : y a-t-il égalité ? mais pas tout-à-fait, car vous pouvez envoyer votre fils à l'école militaire ou lui donner un remplaçant ; et le prolétaire ne peut faire ni l'un ni l'autre.

Et pour fabriquer, pour commercer, y a-t-il égalité ? non, car il faut de l'argent ; vous en avez et le prolétaire n'en a pas.

Et pour gouverner, pour commander au pays, y a-t-il égalité ? oui, oui, direz-vous ; le prolétaire a le suffrage universel, et il est éligible. — Vous avez raison, cette fois ; mais si je perçais au fond de votre cœur, peut-être ne vous

trouverais-je pas un grand amour pour le suffrage universel. — Mais continuons :

Pour se livrer aux travaux d'intelligence, pour hériter du fruit des travaux de l'homme de génie, y a-t-il égalité ? non, n'est-ce pas, le prolétaire n'a pas reçu d'instruction comme votre fils ; toutes ces belles choses ne sont rien pour lui.

Eh ! voyons, bourgeois, ne vous fâchez pas ; — pour commettre le crime y a-t-il égalité ? — Oh non ! le prolétaire a les tentations de la faim et vous ne les avez pas. Le prolétaire a le sens grossier et vous ne l'avez pas. Le prolétaire a des enfants qui se meurent sans se rassasier, et vous n'en avez pas. Le prolétaire n'ayant point dans son éducation de contrepoids à ses instincts, s'y abandonne, se plonge dans le vice, se blase dans l'impureté, et suce toutes les mauvaises suggestions. — Oh bourgeois ! je ne vous en veux pas ! vous ne savez qu'y faire ! pleurons ensemble : pleurons, votre main dans la mienne, en signe d'un deuil qui affecte tous les membres de la grande famille. Mais vous ! le roi de la société, ne laissez pas votre tête courbée sous les coups de la fatalité ; relevez-la fièrement cette tête, qui est faite pour regarder en face et résoudre les grandes difficultés ; et qu'elle soit le chêne robuste, qui résiste ou succombe vaillamment.

Mais Dieu n'a pas voulu que les enfants soient la proie de la faim, lorsqu'il leur a fait un magnifique cadeau, comme la terre, et qu'il leur envoie, tous les jours, les rayons du soleil, pour les réchauffer. Dans le vieux temps, bourgeois, nos ancêtres étaient esclaves. Dans la vieille Grèce si civilisée, on comptait trente-neuf esclaves sur quarante hommes, et on riait au nez de ceux qui voulaient réformer la chose. Indusez de là par analogie ?

Revenons à notre discussion : vous voyez que devant la justice, devant l'intelligence, devant la moralité, il devrait y avoir égalité, votre conscience le demande, nos principes le veulent, nos lois même croient la consacrer, et cependant, dans le fait, il y a une profonde inégalité.

Répondez : les faits s'accordent-ils avec les droits inaliénables de l'homme, avec les intentions irréprochables de votre cœur, avec vos désirs, avec vos croyances les plus sincères ? S'en rapprochent-ils seulement ? — Non ! n'est-ce pas ? je viens vous le prouver.

Mais, direz-vous, il y a une égalité absurde que veulent quelques socialistes : c'est l'égalité des salaires ; c'est l'égalité entre le travail de la brute et le travail de l'intelligence ; c'est l'égalité entre le talent et l'ineptie.

Suivez-moi ; je vous réponds :

Si dans un de nos ateliers, un ouvrier fabrique 10 lorsque son camarade fabrique 6, nous voulons, comme vous, que le salaire soit dans la proportion de 10 à 6. — Si également l'œuvre de l'un est supérieure à l'œuvre de son voisin, nous voulons que cette supériorité soit récompensée. C'est ce que demandent les phalanstériens, c'est ce qui existe à peu près de nos jours ; et les choses se passent ainsi, nous le voulons tout comme vous ; car il n'est point juste que le paresseux soit payé comme l'ouvrier actif, et le malfaçon comme l'ouvrier habile.

Mais ce n'est pas dans ce cas qu'on veut l'égalité des salaires ; ce n'est pas ce niveau stupide que l'on réclame. Les vieux journaux et la bourgeoisie à leur suite ont ainsi compris la question, par la raison que ni l'un ni l'autre n'ont voulu ouvrir un bon livre sur la matière.

La voici cette question ; mais répondez d'abord à ceci : Si vous et moi nous étions au milieu de l'Océan avec quinze jours de vivres et un égal appétit, serait-il juste que vous vous arrogiez une plus grosse part que celle à laquelle j'aurais droit de prétendre. Non, sans contredit.

Et également, si vous et moi, cordonniers tous deux, nous n'avions que vingt paires de bottes à confectonner, serait-il juste que vous prétendiez en fabriquer quinze, ne m'en laissant que cinq ? Non, vous voudriez fabriquer fraternellement l'ouvrage, dix paires à chacun.

Eh bien, voilà tout ce qu'on vous demande, voilà le niveau redoutable qui menace les têtes !!! c'est que, dans une exploitation faite par association, tous, ayant droit de vivre, doivent partager également le travail, pour que chacun ait la même tâche : ce qui signifie dans ce sens, le même salaire. Et si l'un s'appropriait deux tâches ; un de ses camarades serait privé d'une tâche et n'aurait pas de pain, ce jour-là. Maintenant, libre à l'ouvrier habile de faire la sienne en huit heures, lorsque les autres en emploient dix. Il y gagnera deux heures de loisir, ce sera sa récompense. Qu'il les emploie à occuper son intelligence, nous applaudirons. Mais qu'il ne prétende point travailler dans ces deux heures, car le travail qu'il ferait serait autant de soustrait à un autre, ce serait une attaque à la propriété, ni plus ni moins. — Autre raison que donne la science. D'où viennent les salaires ? des produits consommés. Donc, aux salaires excédant le taux naturel, devrait répondre une exubérance correspondante dans la consommation, ce qui est absurde.

Vous voyez que cette égalité des salaires, n'est admissible qu'au point de vue des mesures qui limiteraient la quantité de choses productibles à la consommation, et non à la situation actuelle, où le niveau de la production monte

